



MIDDERICH

Je disais un dernier adieu à la terre. (Page 70.)

pierres de la voûte. Un mélange indéfinissable de mille sentiments opposés, une étrange expression de haine, de bienveillance et d'étonnement douloureux passa rapidement dans ses yeux. Mais, reprenant un subit empire sur ses pensées, sa physionomie, en moins d'un instant, redevint calme et froide, et il fixa avec indifférence son regard sur le mien. Il me regardait en face comme un inconnu.

— Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il.

Je fis un geste d'horreur : je remarquai alors la maigreur de l'infortuné. Il ajouta :

— Mon chien ne peut manger que de ma main ; si je n'avais pu élargir le soupirail, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure.

— Non, m'écriai-je, non, vous ne mourrez pas de faim !

Il ne me comprit pas.

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger : mais je suis prêt, monsieur l'officier ; aujourd'hui vaut encore mieux que demain ; ne faites pas de mal à Rask.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Le postillon est à cheval, dit-il.

— Je ne pars plus pour Paris, répondit Robert Margat.

— Où monsieur va-t-il ? demanda le domestique.

— Je n'en sais rien.

— Où faut-il attendre monsieur ?

— Je n'en sais rien, répéta Robert Margat.

— Je n'en sais rien non plus, dit naïvement ou spirituellement le nègre.

— Tu as donc de l'esprit, faquin ? dit le savant.

— Il m'en a fallu une certaine dose pour fuir mes maîtres.

— Tu as donc quitté tes maîtres volontairement ?

— Plus que volontairement, monsieur.

— Tu n'étais donc pas content de ton sort ?

— Monsieur, je ne suis pas bien vieux, et il y a cinq ans que j'ai quitté le pays. Eh bien, j'ai déjà reçu dix-huit cent vingt-quatre coups de fouet, sans compter ce que j'aurais reçu si je n'avais pas plié bagage.

— D'où es-tu ?

— De la Havane.

— Que fait ton père ?

— Il est nègre.

— Ce n'est pas un état.

— En Europe, c'est vrai, monsieur, mais en Amérique c'est le seul état.

— De façon que tu ne te soucierais pas de revoir ton pays natal ?

— Monsieur, j'aimerais mieux aller au bague de Toulon.

— Tu connais le bague ?

— Oui, balbutia le nègre ; un de mes amis y a résidé quelque temps.

— Un de tes amis ! dit Robert Margat en le regardant fixement.

— Oui, monsieur.

— Tu me demandais tout à l'heure, mon brave, dit le savant, changeant brusquement le sujet de la conversation, où il fallait m'attendre

— Oui, monsieur, répondit le nègre.

— Eh bien, assieds-toi là, devant moi... Je t'invite à déjeuner à ma table.

Le nègre se mit à ricaner, croyant qu'on se moquait de lui.

— Tu ne m'entends donc pas, drôle ? reprit Margat en regardant son domestique d'un œil

méchamment ; je te dis de t'asseoir à ma table et de déjeuner avec moi. Holà ! garçon ! un déjeuner.

Le nègre, tout en tremblant, vint s'asseoir de profil sur le tabouret qui était en face de Margat.

Celui-ci en fit l'observation.

— Je n'ose pas, dit le nègre en baissant la tête, j'ai peur que monsieur ne se moque de moi.

— Faquin ! est-ce que j'ai l'air de plaisanter, dit Margat en fronçant durement le sourcil. Allons, fais-moi face, et bois et mange !

Quand le couvert fut mis, et que le nègre eut rassasié son premier appétit, Robert Margat lui dit :

— Si tu étais à ma place, où irais-tu ?

— J'irais à Paris.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connais pas Paris, monsieur.

— Tu ne me comprends pas ! je te dis : si tu étais à ma place. Or, je suis né à Paris, ce n'est donc pas la curiosité qui peut m'attirer dans la capitale.

— A votre place, monsieur, comme je serais riche, je voyagerais.

— Où ?

— Partout, monsieur.

— Que dirais-tu de l'Italie, ou de l'Espagne ?

— Je n'aime pas l'Espagne, monsieur.

— Pour quelle cause ?

— Les maris sont trop jaloux !

— Et l'Italie ?

— Je ne l'aime pas davantage.

— Pourquoi ?

— Les abbés sont trop galants.

— Que dirais-tu de l'Afrique ?

— C'est le berceau et le tombeau de mes aïeux !

— Alors, partons pour Alger.

— Partons pour une autre cité, si cela vous est indifférent, monsieur.

— Tu te défies donc des Algériens et Algériennes ?